Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 15 (1909)

Artikel: J.G. Zimmermanns Briefe an Haller : 1760-1763
Autor: Ischer, Rudolf
Kapitel: 135: Brief Nr. 135
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-128481

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

heureusement Ditliger leur a dit que je suis sans appui à Berne, et ils ajoutent à cela que je ne suis pas assés habile pour leur trouver des chicanes.

Dites-moi Monsieur s'il vous plait, comment vous faites pour ecrire à Gottingue, et si les lettres passent et repassent en sureté par les François etc.

Brugg ce 20 Fevrier 1760.

Zimmermann.

135.

(Bern Bd. 19, Nr. 41.)

J'apprends que vous serés mardi au soir à Berne. C'est ce qui m'engage à y envoyer ce paquet qui renferme une nouvelle edition de mon Nationalstolz. Vous avés eu la bonté de juger cet ouvrage il y a deux ans. J'ai actuellement sous les yeux ce que vous m'en avés dit. Je vous prie très humblement de me dire d'une façon egalement naturelle ce que vous pensés de l'edition que je prends la liberté de vous offrir à présent.

Le second volume de la physiologie que vous avés eu la bonté de me promettre pour paque me parviendra le mieux par le coche.

Vous voulés que je commence la traduction de l'irritabilité par la p. 2. 21. Cela veut dire sans doute que je dois traduire le volume en entier. Je l'ai dejà fait en partie, mais j'ai eu peu de loisir depuis quelque tems et beaucoup de malades en depit de mes chers parens.

Je pense qu'il faut laisser là la chair de G(öttingen). Suffit que vous m'ayés donné la marque la plus

convaincante de vos bonnes graces, à laquelle je suis et je serai toujours infiniment sensible. Ainsi il ne sera plus question de cette affaire.

En dèsapprouvant les secrets vous m'en parlés pourtant de la façon la plus obligeante. Je vous prie cependant de n'en rien dire encore à qui que ce soit. Depuis le nouvel an je n'ai point travaillé à ce tr. des vapeurs. Il tardera bien à paroitre.

C'est l'effet d'une bonté extraordinaire que vous voulés bien parler à M. Ditliger. Je crois cependant que cela ne menera qu'à de plus grands chagrins. Un homme comme cela doit naturellement vous hair, et il ne peut avoir pour vous l'estime qu'on vous doit. Par consequent il sera choqué de tout ce que vous lui dirés, et ne declamera qu'avec plus de fureur contre moi. Ces esprits bourgeois ne se calment point: je scai d'un des amis de M. D. que jusqu'à son dernier depart pour Berne il n'a cessé de crier contre moi quoique je n'en parle pas plus ici que je parle du grand mogol. Cet homme avoit une pleuresie. — Je proposai et arrachai une saignée. La femme m'en fit les plus grands reproches et me declara que s'il venoit à mourir elle ne s'en tiendra qu'à moi. Je donnai le camphre, le nitre et le syrop de pavots rouges avec une decoction pectorale. Une bouteille sauta sur le fourneau: sa femme en tira la conclusion que c'etoit du poison, elle le dit à toute personne qui vient à Wildenstein et on l'a cru. Cette tragedie dura deux jours. Je proposai après avoir essuyé de la part de cette femme tout ce qu'il y a de plus cruel une consulte avec *Seelmatter*, aussi femme qu'elle. Le lendemain personne vint me

chercher comme cela etait arrivé les deux jours precedants, on me laissa en arriere honteusement quand Seelmatter vint qui employa dix semaines pour guerir une maladie que je gueris ordinairement en 4 ou 5 jours. Depuis tout ce tems là on me calomnia si fortement à Wildenstein qu'on n'eut point de peine à engager tout le monde qui y aborde et surtout l'avoyer Zimmermann et son fils et Tribolet le secretaire, neveu du conseiller Fuchslin, à en agir de même avec moi.

Pour moi vóyant bien que les raisons n'etoient d'aucun poids vis à vis d'un peuple aussi prevenu je me tus et je souffris. Par consequent je declare pour faux tous les rapports que mes ennemis auroient pu faire à ce bailliff.

Une chose qui m'importeroit infiniment plus c'est si vous vouliés condescendre Monsieur à engager quelque patron par ex. le banderet *Freudenreich* ou M. le sen. *Fellenberg* d'ordonner au tyran de notre ville qui viendra au mois de May prêter serment à Berne de m'accorder le repos. Je ne demande point de place, point de grace à ces gens là. On a fait un conseiller en dernier lieu après la mort de mon oncle M. Beclin, je n'ai pas bougé de chès moi, je n'ai demandé ni fait semblant de demander cette place à qui que ce soit. Je me suis même declaré dès le premier moment, sans en être prié par qui que ce soit que je voulois aider à un tel pour qu'on me laissa en repos, et c'etoit encore celui que l'av. Z. vouloit, et qui a obtenu la charge. Enfin je pretends simplement que des ignorants, des gens qui n'ont rien vu et rien lu, des gens qui ont la tête

remplie de tout les prejugés et de toutes les superstitions qui dans les tems les plus tenebreux ont fait la honte du genre humain, *me laissent en repos en qualité de medecin*, qu'ils n'arrachent point à moi, à ma femme, à mes enfants cette ressource d'autant plus necessaire que ma fortune est petite, et que la pratique de la m. est mon gagne pain. Qu'ils me calomnient à la bonne heure quand un malade meurt, c'est là le sort de tous les medecins, mais qu'ils ne me calomnient point, quand les malades sont gueris, et qu'ils ne peuvent pas remercier assés du service que je leur ai rendu, comme ils l'ont fait en dernier lieu à l'occasion d'un rhumatisme des plus terribles gueri en plein par le petit lait et les vesicatoires pour les quels la maison Zimmermann et celle du secretaire Rodt (dont je me moque) m'a dechiré. En un mot qu'ils laissent en repos un homme qui ne leur a jamais fait de mal, et qu'ils depriment d'une façon inouie pour elever M. Vätterli qui les a peint à Berne par un memoire qui a passé d'une maison à l'autre et qui a taché de faire deposer et bannir l'avoyer etc. etc. etc.

C'est la derniere fois Monsieur que je vous parle de ces miserables. Il falloit une petite recapitulation parce que vous aurés peutêtre occasion d'en faire usage. Jusqu'ici ma conduite vis à vis de ces gens etoit moderée à l'excés. Cela ne mene à rien auprès des esprits aussi bas. Il faut de la rigueur, de la hardiesse, du courage, il faut se plaindre. C'est ainsi que Vätterli les a gagné. Ce sont des poltrons qu'un senateur de Berne fait trembler d'un mot. Vous verrés par le nouveau N(at.) St(olz) et par cette

lettre que j'ai dejà d'assés bonnes dispositions à changer ma conduite precedente.

Je reviens à votre chere lettre. Je suis charmé que vous m'ayés expliqué ce que vous entendés par satire. Il n'y aura rien de cette espece dans mon tr. de l'hypochondrie.

Votre resolution de vous retirer à la campagne après la fin de votre baillage m'a enchanté. Cela vaudra bien mieux que Halle, Gottingue, Potsdam. Vous y serés à mes yeux plus respectable, plus grand et en vous même plus heureux que jamais. Je ferai sans cesse les vœux les plus ardents pour que vous persistiés dans cette resolution. Je vous viendrai voir à votre campagne non comme mon parent, mon precepteur, mon père, mais comme un homme elevé dans sa maison rustique audessus de tous les autres hommes, et je dirai à tous ceux qui voudront m'ecouter et me lire ce que j'ai senti en vous y voyant.

Vous n'avés pas besoin de m'exhorter à une seconde edition de votre vie. Je la donnerai sans faute après que mes petits traités de medecine auront paru, et je ne la ferai point imprimer avant que vous en soyés content et satisfait en plein, et que moi-même je n'aye point à en rougir vis à vis du public. Il faudra un peu donner le change à mes lecteurs. Voici ce que j'ai imaginé. Ce mot de *Vie* d'un savant vivant porte avec soi un son extremement dur pour la plupart des oreilles soit savantes, soit plebejennes. Eh bien, je cederai au préjugé. Je ne dirai point Das Leben des H(errn) v(on) H(aller) 2. verbesserte Auflage, mais j'intitulerai

mon ouvrage Briefe den H. v. H. betreffend. J'adresserai ces lettres à quelque Anglois imaginaire qui me les aura demandé. Je les ecrirai de façon qu'elles peuvent être traduites en François. Je les traduirai moi-même, si elles me reussissent. M. *Tissot* corrigera la traduction. Elles passeront en France, en Italie, en Angleterre. On les traduira peut-être en Anglois etc. etc. Car aujourd'hui mon imagination va extremement vite. Mais avec votre permission Monsieur j'ecrirai pour les gens du monde, pour le grand nombre, j'ecrirai pour être lu. Cela n'empechera point que je ne parlasse de toutes vos decouvertes, mais d'une façon courte, serrée et precise. Enfin on verra. Je ferai toujours ce qui vous sera agreable et ce qui contribuera le plus a faire voler votre gloire de bouche en bouche.

Si vous avés occasion de parler ou d'entendre parler de cette academie de Palerme, je vous prie en grace d'en parler sans rire. Elle vient de bien loin cette association. Vous savés ce qu'on dit des voyageurs: a beau mentir qui vient de loin.

Je suis veritablement charmé que Mlle votre fille soit mieux, et très faché des alarmes que vous avés eu.

Br. ce 17 Mars 1760. Zimmermann.

P. S. Dans ce moment j'apprends de Berne que le baillif de Wildenstein me calomnie encore de la façon du monde la plus infame de maison en maison. Il a dit chès M. le banderet *Tscharner* que mes remedes l'auroient tué, s'il les avoit pris. Il parle de *poison*, comme il en a parlé jusqu'ici à

tout le monde et partout. Je ne puis plus supporter cette infamie, et je suis pret de l'attaquer en face si vous le permettés ou me le conseillés.

136.

(Bern Bd. 19, Nr. 54 a.)

La nouvelle agreable de Hannovre Monsieur et très honoré Patron m'a causé un bien grand plaisir, et ma femme a pleuré du sujet de ma joie. Mes citoyens en sont stupefait, et mes amis de Berne le seront de même. Je me consulterai, je reflechirai, je peserai et j'aurai l'honneur de vous donner une reponse claire et precise. Mais il m'est impossible de la donner encore. Je suis beaucoup tenté de mon coté, mais ma femme est inconsolable sur mes tentations même. J'aurai bien garde de vous commettre par une reponse indeterminée; ma reponse sera oui ou non. Quand je me serai declaré à vous, je prendrai la liberté de me declarer aussi à M. Werlhof.

Cette bonne nouvelle m'a rendu insensible sur les tracasseries du baillif de Wildenstein. J'aurois eté charmé si vous aviés daigné lui parler. L'occasion est perdue, et je pense qu'il faut laisser là ce bavard. Il sera plus utile, si je ne quitte pas ma patrie, de redresser tant soit peu mes parens, un mot de M. Freudenreich ou de M. Fellenberg suffiroit.

Une famille nombreuse est un grand accul pour un philosophe. Je me flatte cependant que votre retraite ne seroit pas incompatible avec les soins qu'exige l'education de vos chers enfants.